

Atmane Aggoun

# VOISINS EN FRANCE ET AU MAGHREB

BRUIT DES RETROUVAILLES ET SILENCE DOMESTIQUE

L'année 1974 est une année clé pour l'immigration maghrébine. L'arrêt du flux migratoire entraîne en effet des mutations sans précédent dans la manière de penser le séjour en France. Un processus d'enracinement s'engage qui débouche, par le biais du regroupement familial, sur un rajeunissement. Les familles maghrébines en France deviennent des familles maghrébines de France<sup>1</sup>. La fin du mythe du retour centre les projets sur le devenir de ces familles en France. Leur séjour cesse d'être une « parenthèse » pour devenir une « permanence ».

Le nombre des familles maghrébines en France a depuis plus de vingt ans dépassé celui des hommes venus pour trouver un emploi, travailler quelques années et repartir avec un petit capital au Maghreb. Cette migration économique d'hommes seuls à laquelle reste attachée la représentation française ne correspond plus qu'à un tiers des cas environ. Les entrées au titre du regroupement familial ont commencé dès le lendemain de la seconde guerre mondiale et ont atteint leur maximum en 1971. Elles demeurent depuis beaucoup plus nombreuses que les entrées des travailleurs seuls. Les familles travaillent et voient grandir leurs enfants. Elles se trouvent confrontées au choc socio-culturel de conditions de vie, de logement, de sociabilité tout à fait différentes de celles qu'elles ont connues au Maghreb avant leur départ pour la France. Que ce contact soit à l'origine de contradictions et générateur de modifications, voire de conflits pour ces familles est un fait certain. Les différences entre les modèles culturels que nous qualifierons schématiquement d'occidentaux et d'arabo-musulmans, demeurent importantes. Le cadre de migration accuse ces divergences, en révèle les incompatibilités qui mettent en cause l'identité personnelle et la soumettent à rude épreuve. Là où elle fonctionne comme groupe élargi, la famille française a pour norme le couple restreint au père, à la mère et aux enfants<sup>2</sup>. Le logement en porte la marque : peu de très grands appartements. Les familles maghrébines qui restent attachées à une famille nombreuse et qui entretiennent des relations suivies avec la

parenté proche se trouvent enfermées et à l'étroit dans un type d'espace de conjugalité qui ne correspond ni à leurs habitudes, ni à leurs vœux. Ces habitudes démultipliées touchent à l'identité la plus profonde et ne se limitent pas à l'habitat mais peuvent être généralisées à tout ce qui concerne le vécu quotidien : les habitudes



En visite : trouver la bonne distance.

culinaires, les modes vestimentaires, les relations des hommes avec les femmes, la sociabilité entre les voisins, la tolérance au bruit et aux fêtes ; la plupart de ces comportements formés par la « culture d'appartenance »<sup>3</sup>, la culture que l'on pourrait appeler maternelle, divergent avec les comportements et les habitudes en vigueur dans la société d'immigration.

1. Zehraoui A., (1994), *L'immigration de l'homme seul à la famille*, Paris, L'Harmattan.

2. De Singly F., (1998), *Sociologie de la famille contemporaine*, Paris, Nathan.

3. Lévi-Strauss C., (1995), *L'identité*, Paris, PUF.

Les situations de conflits résultent de l'interaction des conditions d'accueil réservées à ces familles. Leur environnement ne se caractérise pas par une grande convivialité mais la qualité de la cohabitation peut être plus ou moins bonne selon les conditions de l'habitat, selon le degré de la concentration des familles étrangères par rapport aux autres familles, selon ce qu'on pourrait en faire une forme de qualité de vie. Remarquons à ce titre que bien souvent les familles maghrébines sont logées dans des communes populaires, dans des quartiers concentrés, dans de grands ensembles comme par volonté de préserver les autres communes de leur présence diffuse. Cette marginalisation<sup>4</sup> dont sont victimes les familles maghrébines aggrave les tensions avec les familles françaises qui habitent les mêmes lieux et qui ressentent la prédominance étrangère comme une dévalorisation pour eux-mêmes.

Si beaucoup des conflits de coexistence se fixent sur la différence ethnique, c'est parce qu'elle constitue le facteur visible d'un problème d'une ampleur beaucoup plus vaste : il s'agit en effet de populations qui ne sont pas seulement maghrébines, mais aussi portugaises, espagnoles, antillaises, etc. C'est ce climat des cités aux bords des villes que décrivent les écrivains<sup>5</sup>. En effet, le contexte de la cohabitation change et les familles françaises et étrangères sont amenées à partager les mêmes quartiers, les mêmes immeubles dans des conditions d'espace d'isolation correctes.

## Voisins et parents au Maghreb

Pour les immigrés maghrébins, le repli sur soi caractérise la pratique de l'habitat en France<sup>6</sup>. Non seulement les trajets domicile-travail sont trop longs pour qu'on puisse consacrer une partie du temps libre aux relations de sociabilité, mais l'organisation de la vie domestique centrée sur le logement et fermée à l'extérieur constitue un frein à l'établissement des relations. Cette forme de sociabilité plus subie que voulue marque une rupture avec les pratiques de voisinage connues au Maghreb. Pour comprendre la difficulté des Maghrébins à se conformer aux relations qu'ils entretiennent avec leurs voisins non maghrébins, il convient de rappeler comment le voisinage est vécu dans le pays d'origine.

Toutes les grandes villes actuelles au Maghreb sont jeunes et peuplées de migrants d'origine rurale. Ces ruraux ont non seulement construit un habitat comparable à celui qu'ils ont quitté dans leurs villages, mais ils se sont également regroupés en ville par affinités ethniques. On va s'installer de préférence là où l'on connaît un parent. Ainsi, certains quartiers urbains, homogènes ethniquement, apparaissent-ils comme le « prolongement en ville des villages d'origine »<sup>7</sup>. Malgré l'anonymat apparent dans le centre urbain, les réseaux migratoires des campagnes vers les villes, structurés

autour des liens familiaux, ont contribué au maintien en ville des modèles socioculturels gouvernant les pratiques de sociabilité dans les villages. Nous pouvons citer l'exemple des Kabyles d'Algérie, pour qui le village est avant tout la propriété foncière de la famille<sup>8</sup>. Tous les villageois sont soit issus de cette famille, soit alliés, et donc parents. En ce sens, le village, qui est confondu avec la famille élargie, se présente à tous ses habitants comme une grande maison familiale. En ville l'acquisition d'une parcelle est souvent facilitée par une recommandation d'un parent ou d'un ami du même village auprès du propriétaire foncier. Ce parrainage implicite conduit à des formes de peuplement à dominante ethnique. Parlant la même langue, ils partagent les mêmes coutumes et sont originaires de la même région. La notion de vie privée est ici inexistante, car les liens de parenté impliquent des obligations et des devoirs auxquels il ne serait pas convenable de se soustraire, sinon, à se faire exclure de la vie sociale du quartier. Mariage, divorce, naissance ou décès mobilisent l'ensemble des habitants du quartier, qui se sentent concernés par tout ce qui se passe chez leurs voisins. Il convient de manifester sa présence envers les autres en toutes circonstances. Ceci ne veut pas dire que les gens vivent constamment les uns chez les autres ou que les parents « réels » et les parents du « quartier » soient confondus, ou encore qu'il n'y ait jamais de conflits entre les voisins, mais que le type de relations sociales dominant n'autorise pas l'indifférence et le repli sur soi, surtout lorsqu'il s'agit d'un décès.

Dans la langue arabe, le mot « voisin » est traduit par les termes plus ou moins descriptifs comme camarade du quartier ou fils de quartier, « *ould el houma* », avec lequel on mange et on vit. Ceci dit, le voisin n'est ni un parent, ni un étranger<sup>9</sup>. La conception des pratiques de voisinage telles que les Maghrébins les découvrent en France apparaît donc comme une forme de sociabilité particulière et paradoxale. Dans le pays d'origine, la proximité spatiale induit la proximité sociale<sup>10</sup>. Cette proximité s'ouvre vers les autres, favo-

4. Lapeyronnie D. et Dubet F., (1992), *Les quartiers d'exil*, Paris, Seuil.

5. Charef M., (1983), *Le thé au Harem d'Archi-Ahmed*, Paris, Mercure de France.

6. Dubet F., (1989), *Immigration. Qu'en savons-nous? Un bilan de connaissances*, Paris, La Documentation française.

7. Aggoun A. et Moussaoui M., (1990), *L'exode rural ou le rôle de l'ethnicité en ville. Étude de cas, le quartier de Bab el Oued, Alger*. Sous la direction de Ali El-kenz, Alger, CREAD (Centre de recherches en économie appliqué et le développement), Université de Bouzareah, Institut de Sociologie.

8. Bourdieu P., (1972), *Esquisse d'une théorie de la pratique*, Paris, Droz.

9. Ichhebouden L., « L'intégration citadine : à propos de la difficulté d'être Algérois », revue *Réflexions*, n° 3, Alger, Casbah, 1998.

10. Sur ce point, voir le texte de Chamboredon J.-C. et Lemaire M. devenu classique qui était consacré au peuplement des grands ensembles. « Proximité spatiale et distance sociale. Les grands ensembles et leurs peuplement. », in *Revue française de sociologie*, vol XI, n° 1, 1970.



Vénissieux.  
Couscous géant  
organisé par  
les familles des  
quartiers, à l'occasion  
de l'aïd el Kebir.

rise l'établissement des liens de solidarité et brise le sentiment de solitude du monde urbain. Les voisins du quartier sont des gens sur lesquels on peut compter en cas de besoin. Ces échanges de services créent un système d'obligations entre habitants d'un même quartier qui s'inspire du modèle de parenté. La volonté de considérer son entourage immédiat comme l'extension de la famille traduit sa disponibilité vis-à-vis des autres.

## Voisins et étrangers en France

En France, au contraire, on distingue bien les parents ou les amis des voisins. L'ouverture du logement aux étrangers traduit un degré de connaissance. Autrement dit, le passage de la rue à la salle à manger est déterminé par le statut de l'étranger dans le système des relations sociales. C'est ce parcours que les Maghrébins ne connaissent pas et supportent mal. Quand une personne nous déclare par exemple ne pas connaître « la couleur des murs » de son voisin de palier, elle cherche à traduire ce paradoxe que constitue le fait que deux voisins de palier ne se fréquentent pas, alors qu'ils se rencontrent quotidiennement dans la cage d'escalier ou devant les boîtes à lettres. Malgré toutes ces occasions de rencontres que favorise la proximité spatiale, ils ne se connaissent pas. L'unique échange avec le voisin le plus proche, et qui est en bons termes, étant limité au simple bonjour.

Lorsqu'ils essaient de comprendre ce mode de voisinage, la première explication qui leur vient à l'esprit est le type d'habitat qu'ils occupent, un habitat collectif qui contraint les occupants à vivre à l'intérieur de leur logement et les coupe des espaces extérieurs. À les

entendre, le déroulement de la vie domestique dans la cour de la maison au pays permet de garder un contact permanent avec la rue et avec les passants, et d'avoir ainsi un regard sur la vie du quartier. C'est l'absence de cour privée dans l'habitat collectif en France qui constitue à leur avis le handicap des relations sociales avec les voisins. Comment peut-on se parler quand on ne se voit presque pas? Cette remarque en apparence fondée ne résiste pas à l'analyse, car elle tendrait à indiquer que seul l'espace détermine les relations sociales. Beaucoup de recherches ont montré l'ambivalence du déterminisme, voire sa contradiction. Ceux qui ont accédé à la propriété dans l'habitat individuel avec cour constatent d'ailleurs que les relations sociales avec leurs voisins ne sont pas plus intenses que dans l'habitat collectif, qu'il soit social ou privé<sup>11</sup>. Quel que soit le type d'habitat, ils réalisent qu'il est inconcevable d'avoir avec les Européens des relations de voisinages comparables à celles qu'ils pratiquent au Maghreb. Ici, aucune confusion n'est possible entre les statuts de parent, d'ami(e), de voisin ou d'étranger. Alors qu'au Maghreb la ligne de partage se situe entre les parents, les ami (es) et les voisins d'un côté et les étrangers de l'autre, en France, le voisin et l'étranger semblent se confondre. Ils deviennent synonymes, car on adopte envers l'un et l'autre une attitude marquée par l'indifférence. C'est ce qui leur apparaît lors des événements qui, dans leurs pays, renforcent les relations de voisinage et qui sont ici vécus dans l'indifférence totale. Bien entendu, ils participent plus ou moins à la quête dans l'immeuble à la

11. Haumont N., *Les Pavillonnaires*, Paris, L'Harmattan, 2001 (nouvelle édition).

suite du décès d'un voisin, mais cette contribution financière leur semble vide de sens dans la mesure où ils ne connaissent ni le défunt ni sa famille. La démarche elle-même (le porte-à-porte), qui rappelle les traditionnelles étrennes des pompiers et leurs calendriers de fin d'année, contribue à évacuer le caractère sacré de toute manifestation relative à la mort. À l'image du voisinage, cette forme de solidarité absolument anonyme est perçue comme contribution à fonds perdus, car non seulement elle ne fonctionne pas comme un don qui appelle un autre don en retour, mais en plus elle s'inscrit hors du circuit très codifié qu'est le système d'entraide liant les parents ou amis. Un système dans lequel l'argent est certes indispensable, mais n'est qu'un des éléments parmi d'autres à travers lesquels on témoigne sa compassion à la famille endeuillée. La présence physique compte autant, sinon plus. Il ne suffit pas de donner, mais également et surtout d'être vu.

Le mot voisin finit par prendre dans le discours des Maghrébins un contenu spécifique synonyme d'inconnu, et ce d'autant plus que l'on s'aperçoit assez vite que l'on ne connaît toujours pas le nom de son voisin de palier. La cohabitation se caractérise par l'anonymat. Par extension, l'usage du mot voisin ne désigne plus uniquement l'inconnu, mais tous les autres habitants de l'immeuble en général, qu'ils soient français ou

tent mutuellement dans des fêtes familiales sans pour autant que ces relations prennent un caractère formel.

## Repli domestique et enfermement communautaire

Les réseaux de relations entre individus proches de la zone de résidence montrent que le repli sur la communauté d'origine répond à deux modèles socioculturels différents. Pour les Européens, c'est un modèle qui se caractérise par une séparation entre le domestique ouvert à un groupe d'individus limité aux parents et aux amis; et pour les Maghrébins, un espace domestique débordant largement sur l'espace public comme la rue. D'un côté on tient à se démarquer des individus que l'on côtoie par la proximité résidentielle, de l'autre on cherche à les intégrer dans son réseau de parenté élargie. D'un côté, on redoute les relations de voisinage intenses ressenties comme envahissantes et donc menaçantes pour la vie privée, et de l'autre on cherche la compagnie des autres pour éviter la solitude.

Le discours des uns, qui redoutent la pratique de voisinage envahissante, et celui des autres, sur la peur de la solitude, rendent compte de l'existence d'une opposition entre deux sociabilités. En effet, les Maghrébins ne fréquentent pas plus leurs compatriotes de l'immeuble qu'ils ne fréquentent les étrangers. L'indifférence entre voisins ne relève pas des considérations individuelles opposant deux habitants d'origine nationale différente et incapables de se parler parce qu'ils ne se comprennent pas, mais d'une règle de conduite dominante qui s'impose à tous, même à ceux qui ne l'approuvent pas. Pour les uns, c'est la norme déterminant les rapports à l'autre, et pour les autres une situation anormale qu'il convient malgré tout d'apprendre à interioriser, comme en atteste le fait que plusieurs familles qui occupent le même bâtiment depuis six ans, voir plus, affirment ne connaître aucune famille dans leur immeuble. Ce que les ménages français nous confirment également et qui montre que l'indifférence à une autre signification qu'une simple exclusion à caractère ethnique. Dans leurs relations avec leurs voisins français, les Maghrébins subissent le modèle de sociabilité français, c'est-à-dire le repli dans le foyer. Cette situation n'est valable en réalité que dans leurs relations avec leurs compatriotes, comme on le constate les rares fois où un parent habite dans la même cage d'escalier, le même immeuble ou à proximité. Les va-et-vient entre deux appartements indiquent que l'habitat collectif ne constitue pas un obstacle aussi contraignant qu'ils veulent bien le dire pour se rencontrer.

Le discours des immigrés sur les relations de voisinages s'attarde sur l'absence de relation. Tout se passe comme s'il s'agissait pour eux non pas de parler de leurs propres pratiques de sociabilité, mais de mettre en exergue les traits apparents de la pratique de l'habitat



*L'accueil de l'étranger dans une famille maghrébine.*

immigrés (portugais, espagnols...), opposés aux Maghrébins avec qui ils entretiennent des relations sociales plus ou moins familières quoique assez ambiguës. En effet, les Maghrébins qui ne sont pas compatriotes sont des voisins, mais des voisins pas tout à fait comme les autres puisqu'ils se parlent et se rendent même visite. Ils n'entrent pas non plus dans le champ de la parenté comme les amis originaires du même pays, même si à l'occasion ils s'appellent « frères » ou « sœurs » et s'inv-

en France. Ils passent sous silence leurs propres réseaux de relations entre habitants maghrébins du quartier pour montrer la pauvreté de la sociabilité de proximité en France.

L'opposition des deux modèles de sociabilité telle que nous venons de l'exposer permet de comprendre comment de l'indifférence plus ou moins polie on passe plus facilement aux conflits qu'aux échanges de bon voisinage. Certains aspects des modes de vie des populations maghrébines sont difficilement conciliables avec la conception que les habitants français ont des relations de voisinage. Nous pensons en particulier au bruit. Ceux qu'il incommodent considèrent qu'il s'agit d'un manque de respect à leur égard et manifestent leur mécontentement pour amener les voisins bruyants à savoir mieux se tenir. L'analyse du discours des uns et des autres sur la perception du bruit révèle un malentendu, entretenu par l'absence de dialogue, qui peut basculer rapidement vers un conflit ouvert.

## Les visites quotidiennes et hebdomadaires

Les stratégies d'accès au logement ont dans certaines communes permis à des parents ou à des amis de bénéficier d'une attribution de logement dans le même grand ensemble. Cette proximité accroît la possibilité de se rendre des visites assez régulièrement. Nous avons pu distinguer deux types de visites. Il s'agit pour le premier type de visites quotidiennes, improvisées, qui ne concernent que les habitants du même ensemble ou des quartiers voisins. En fin de journée, au retour du travail, on s'arrête chez un «ami» ou un «parent» pour dire bonjour et discuter un moment avant de rentrer chez soi. Pratiques en générale masculines et limitées à la consommation d'un café ou d'un thé, elles se poursuivent rarement jusqu'à l'heure du repas. Considérées comme occasionnelles, ces visites que nous qualifions de «proximité» permettent d'apprécier l'intensité des relations sociales de voisinage. Ce sont toujours les mêmes personnes qui se déplacent. Ce sont les plus jeunes qui se rendent au domicile des plus âgés, rarement l'inverse. La réciprocité, qui indique une relation égalitaire, ne concerne que très peu de visites de proximité. Les célibataires vivant seuls ou partageant leur logement avec un parent ou un ami, et recevant tous les hommes du quartier, constituent une exception. Mais une observation minutieuse montre que les pères de famille âgés marquent une certaine hésitation à se rendre au domicile d'un célibataire où se retrouvent les personnes avec lesquelles il n'est pas souhaitable d'entretenir des relations quelque peu familiales. D'une certaine façon, recevoir les visites indique que l'on bénéficie du statut envié d'aîné où, comme des chefs des sociétés indiennes du Nord-Ouest américain étudié par Marcel Mauss, l'aîné ou le

grand «maintient son rang en rendant l'hospitalité contre les visites»<sup>12</sup>. Si certains visiteurs s'attardent une ou deux heures, d'autres ne prennent pas le temps de s'asseoir, repartent aussitôt à peine arrivés. Ces multiples va-et-vient transforment certains appartements en véritables lieux de rencontre où circulent toutes sortes de nouvelles. On s'y rend pour saluer l'occupant



*Drôle d'endroit pour une rencontre.*

des lieux, mais également pour s'informer et prendre des nouvelles du pays.

En fin de semaine apparaît la visite, que nous appelons de «longue distance». À la différence des visiteurs habitants le quartier, ceux venus d'autres communes éloignées sont souvent attendus, et conviés à déjeuner ou à dîner. On les distingue des visiteurs de proximité à leurs costumes recherchés et moins familiers. Après le repas, les voisins se joignent aux invités pour bavarder ou regarder un enregistrement vidéo reçu du pays.

La distinction entre visites quotidiennes et celles qui ont lieu le week-end vise à montrer l'omniprésence des pratiques de réception et ce que les Maghrébins entendent par ouverture envers les autres. Il s'agit de ne jamais ressentir la présence d'un visiteur non annoncé comme une gêne, mais comme une marque de reconnaissance ou un honneur.

Sans autre type de loisirs en dehors des fêtes, les samedis soirs, la rupture avec le travail n'est pas associée au repos au foyer, assimilé à un enfermement, mais aux visites chez des amis. En retrouvant l'ambiance du pays, les rires, les discussions à haute voix, le bruit de la musique. L'aspect festif de ces visites et l'importance qu'elles ont dans la vie hors travail nous autorisent à les apprécier en terme de loisir entendu au sens de distraction.

Recevoir ses amis et, à cette occasion, faire du bruit, n'est pas l'exclusivité des immigrés maghrébins. Mais

12. Mauss M., «Essai sur le don. Forme et raison d'échange dans les sociétés archaïques», *Sociologie et anthropologie*, Paris, PUF, 1980.

chez eux, ce type de relations de sociabilité est une constante à cause du vide qu'ils rencontrent à l'extérieur de l'habitat. Ces rencontres constituent donc une tentative de briser le sentiment d'isolement qu'engendre l'éloignement du pays d'origine et d'absence de relations avec les voisins de palier ou de l'immeuble.

## Le bruit fait rencontrer le voisin

Certains immigrés maghrébins racontent en plaisantant que sans le bruit qu'on leur reproche ils n'auraient jamais connu leurs voisins. D'autres s'étonnent du silence qui entoure la vie quotidienne en France. On perçoit à travers ces propos que, pour ces habitants, ce n'est pas le bruit qui est insupportable mais le silence ou ce qu'il véhicule : le sentiment de solitude, l'ennui, l'anonymat. Qu'il soit produit au cours d'un simple repas avec des amis, le bruit au contraire rappelle la gaieté, la fête. L'opposition entre le bruit et le silence évoque la vie et la mort. Cette opposition marque fortement leur perception de la vie sociale en France, une vie sociale souvent comparée à une véritable veillée funèbre. Ainsi, les voisins français ne les invitent pas à respecter le silence des autres, mais veulent les empêcher de vivre. Nous assistons cependant à une évolution sensible de la part des immigrés maghrébins. Non pas

qu'ils aient renoncé à l'organisation de fêtes mais ils manifestent de plus en plus de souci de tenir compte de la présence de leurs voisins non maghrébins en fixant un avis dans le hall de l'immeuble afin de prévenir et d'adresser des excuses aux voisins pour le désagrément causé par le bruit.

L'analyse des relations interethniques n'est pas sans inconvénient, car elle tend à entretenir « l'image d'une confrontation »<sup>13</sup>. Nous avons identifié, à travers les visites comme pratiques spatiales, les représentations des immigrés et les caractéristiques des relations de voisinage interethniques dans l'habitat social. Que ces pratiques provoquent des conflits est un fait, mais ce n'est pas le conflit qui est analysé ici. Nous nous sommes attachés à scruter l'appréciation des relations de voisinage qui dépasse le cadre strictement individuel. Il ne s'agit pas d'analyser les comportements de chaque acteur comme une fin en soi, mais de comprendre comment ils s'articulent avec les systèmes de représentations.

**Atmane Aggoun**

---

13. De Rudder V., « La recherche sur la coexistence pluri-ethnique. Bilan, critiques et propositions », *Espace et société*, 1991.

**Atmane Aggoun** est chercheur en sociologie, université de Paris V. Il travaille sur l'immigration. Il a publié plusieurs articles, entre autres, dans la revue *L'Homme et la société*, n° 139-2001/1 : « Quel psy pour le migrant âgé du Maghreb ? » et dans la revue *Migrations/Société*, vol. 13, n° 73, janvier-février 2001 : « Le projet de vie de l'adolescente d'origine maghrébine en situation de réussite scolaire ». < atmane.aggoun@club-internet.fr >